

## La politique continuée par la littérature

Comment la littérature peut-elle participer à l'effort politique sans se renier comme littérature, sans se subordonner à la cause ? Comment peut-on faire politiquement de la littérature ? À quoi ressemblerait une politique de la littérature ? Nous ne créons pas les éditions Cause perdue parce que nous avons la réponse mais pour faire vivre ces questions. Car à ces questions il n'est de réponse qu'au cas par cas, livre après livre, dans le vif du texte.

Les éditions Cause perdue sont un collectif constitué de  
Stéphanie Vincent, Elsa Personnaz, Gaëlle Bantegnie,  
François Bégaudeau, Gwénaél David, Antoine Derouallière,  
Julien Ollivier Bénédicte Thiébaud, Xavier Tresvaux.

contact@editionscauseperdue.fr  
Stéphanie Vincent 06 74 33 21 79 - Elsa Personnaz 06 81 98 16 07 -  
Lancement en avril 2025 - Inscrivez-vous sur  
[www.editionscauseperdue.fr](http://www.editionscauseperdue.fr)  
pour suivre nos actualités.

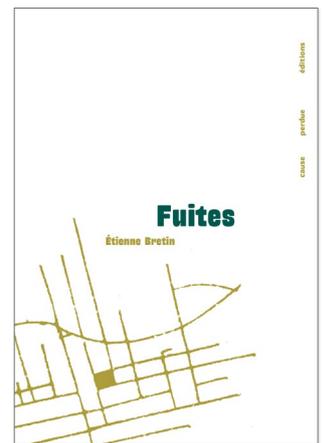
## Fuites Étienne Bretin

*La fiction d'Étienne Bretin couvre quelques semaines de la vie d'un militant écologiste lyonnais, dégonfleur de pneus de SUV. Elle dresse le contour sensible, contrasté, d'une jeunesse trop souvent fantasmée et réduite au cliché. D'aventures intérieures en actions physiques, d'illusions en crises de lucidité, le texte se pose en thriller urbain, témoignage sans fard d'une génération éprouvée, et saisie inédite de la ville de Lyon.*

### Résumé argumenté

Le narrateur, trentenaire résidant à Lyon, partage son temps entre son récent emploi de déménageur, les réunions d'une cellule de militants écologistes et les actions collectives de dégonflages de pneus de SUV. La première expédition nocturne, qui ouvre le roman et renseigne sur le déroulé technique d'une telle opération, remporte un succès médiatique : tout Lyon en parle. Une seconde, plus ambitieuse, s'organise pour surfer sur le buzz mais l'action prend une tournure délicate. Responsables et conscients de ce qu'ils provoquent, hostilité générale et récupération politicienne contre la mairie écologiste, le narrateur et trois autres activistes envisagent alors de déployer un gigantesque drapeau anti SUV sur une grue du chantier de construction d'une tour de 43 étages, en plein cœur de Lyon.

Ce premier roman évoque Lyon sous une touffeur permanente, de rue en rue, de parapets en grilles, le long du Rhône ou des couloirs de stationnement. Cette découverte physique de la ville, à fleur d'asphalte et au gré des déambulations des personnages, s'accroche à la cartographie émotionnelle et psychologique du narrateur et d'une partie de sa génération. Doubtes, contradictions, peurs et adrénaline illuminent ce roman éminemment politique : le monde du travail, l'amitié et le collectif, l'évolution climatique, la quête de sens commun et l'incurie des luttes politiques se tressent ici crescendo, jusqu'à la séquence finale, action de haute volée aussi héroïque que dérisoire.



ISBN : 978-2-487871-06-9

Format : 13x19 cm

152 p.

Prix : 15 €

Parution : 20/03/2026

..... **Étienne Bretin** est né en 1994. Il a grandi dans l'Allier, a étudié à Lyon puis Paris, ne travaille pas dans la fonction publique par amour de l'État, s'agace de ne pas pouvoir consacrer plus de temps à ce qui lui plaît, voudrait être plus souple du dos.

Il fut lecteur précoce de *Guerre et Paix* mais exclusivement pour imiter le personnage d'*Into The Wild*. Aujourd'hui, il se souhaite plutôt la longévité de Tolstoï – qu'il aime pour de vrai.

Son premier roman, *Fuites*, ne se nourrit pas uniquement de la crainte écologique. Il a voulu faire quelque chose de son expérience de la ville, du plaisir pris à l'arpenter, à parfois jouer avec le mobilier urbain. Même si le texte n'est pas vraiment biographique, il y a glissé certains de ses vices.

## Extraits choisis

---

Le pneu du SUV se contracte, sa gomme expire. Il suffit d'insérer quelque chose dans la valve. Sur une voiture elle est standard, de type Schrader, un petit tube de métal dans lequel un piston retient prisonnier l'air. La méthode est toute simple : on place une lentille dans le bouchon qu'on ne revise qu'à moitié. A l'intérieur, la graine bloque l'extension complète du ressort. On évite d'utiliser des cailloux, certains ne rentrent pas dans le tube fileté ou appuient trop fort sur le piston, qui les éjecte. Avec les légumineuses il n'y a pas de raté. Mes poches en sont remplies. Leur forme varie mais leur taille est similaire. Petites, elles rentrent à tous les coups. Leur enveloppe absorbe la pression exercée dans l'embout et permet à l'air de quitter la vanne. Le chuintement est léger mais perceptible, le dégonflage du pneu met une heure, au bout de laquelle nous sommes déjà loin. Les lentilles s'occupent du reste, autonomes. On ne joue de rôle qu'au début, identifiant le SUV, son pneu et sa valve. Notre partie est brève, quelques regards, une flexion et un peu de minutie. Il faut aller vite, se mouvoir discrètement. Même dans le 6e, la nuit n'est pas si dépeuplée.

-----

J'entends la chaîne tourner, les rayons ciseler l'air. Je me déplace mécaniquement. Arrêtées à chaque feu rouge, les rares voitures me voient passer comme un fantôme. La fatigue a effacé les couleurs de l'effort, je suis pâle, uniformément gris. Seule ma cuisse sanguinolente fait tache, je sens mes poils tirillés par la peau qui s'encroûte. Le fantôme est mortel finalement, et il ferait bien de se le rappeler avant de franchir le cours Gambetta dont le débit ne s'épuise jamais complètement. On va éviter de se faire peur. J'écarquille les yeux comme Djokovic à la réception d'un service. Je n'ai jamais vérifié les raisons tennistiques de sa mimique mais depuis je la singe.

Sur le reste du trajet mon vélo a contourné trois cadavres de pigeons. A l'évidence ils ont omis de s'inspirer du champion serbe. Je dis pigeons parce que la ville ne connaît de gros volatiles qu'eux ou presque. Aucun des caractères morphologiques n'a survécu au va-et-vient des voitures et des trams. Le bec, les pattes, le plumage

---

et la queue ont été compressés en une plaque sans strate, collée au bitume comme le marquage. Qui n'émeut qu'après réflexion, qu'après l'association entre l'image du pigeon et cette forme plane et sèche, à peine une chose. J'ai l'impression d'en voir de plus en plus. Les pigeons sont-ils plus bêtes qu'avant ? Collent-ils plus à l'asphalte ? Cet été les guêpes étaient plus nombreuses, engendrant beaucoup d'articles imputant ce phénomène au réchauffement climatique. Le sujet pigeon écrasé est moins documenté. Cinquième proposition google, Hervé, chauffeur de bus belge, se demande s'il est seul à remarquer un changement de comportement chez les pigeons, une soudaine disparition de leurs réflexes expliquant cette surmortalité.

Hervé tu n'es pas seul.

-----

J'ouvre la portière, désangle le diable, attrape deux cartons derrière l'électroménager. Je les roule jusqu'à l'entrée. Le hall est sobre, tout en nuances de gris. Seules les boîtes aux lettres, noir brillant, réverbèrent la lumière. Avec des dates sous les noms, on les prendrait pour les cases où l'on met les cendres des morts. Un colombarium, m'apprend dans l'ascenseur mon téléphone. Une fois en haut il n'y a que deux portes dont l'une est entrouverte. L'homme qui m'accueille n'a pas trente ans. Je pense à moi le voyant, à ce que j'aurais pu devenir dans d'autres circonstances. Si j'avais été plus ambitieux dirait mon géniteur. Il est beau, plus que moi, il a la mâchoire saillante. Il me tend une poignée de main que je serre modérément fort, juste assez pour montrer que je suis le déménageur. Ça ne fait qu'un mois mais j'invoque quand même la hiérarchie des muscles. J'entre et dépose les deux cartons sur le parquet. Le prénom Alban, on peut se tutoyer, m'ouvre la baie-vitrée. Comme dans tous les nouveaux immeubles, le plafond de l'avant-dernier étage sert de terrasse au dernier. 30m<sup>2</sup>, la taille de mon studio pour se dégourdir les jambes lorsqu'il fait beau, pour boire son café en regardant au loin. Autour, tous les appartements sont construits ainsi. Leurs toits-terrasses coupent le haut des bâtiments dont les promoteurs ont fait la même opération : à l'ultime étage j'ôte 25% de la surface

---

habitable, son prix au mètre carré prend 50%. En finance on appelle ça création de valeur.

-----

Les trois types l'ont déjà fait, dégonfler des SUV, mais pas méthodiquement. Eux aussi en ont perçu la facilité, eux aussi désespèrent d'actions à mettre en œuvre. Ils le taisent mais leur corps en a marre de la retenue. J'abonde. Bloquer un dépôt Total ou un chantier Amazon requiert toujours les mêmes poses, le même rituel de la stase. Immobile, assis, debout, la police va venir on l'attend, on lui désobéit mais pacifiquement, elle finit par nous déplacer, elle palpe notre chaire, on contient la colère qui surgit au contact de sa main gantée. Sa main qu'on mordrait si l'on ne connaissait pas la peur – si on n'avait réellement rien à perdre.

-----

La sonnette retentit de nouveau. On anticipe les flics mais c'est le voisin du dessous. Il se devait de monter, les soirées ne lui posent pas de problèmes mais là ça commence à faire, ça fait beaucoup de monde. Vous auriez pu prévenir. Il est très grand, il tutoie les deux mètres mais, comme moi, il ne sait pas donner de corps à son agacement. La grosse voix ne lui vient pas. On sent qu'il a du coffre mais qu'il a peur de l'utiliser. Son larynx ne vrombira pas. Embarrassé par son propre dérangement, il s'en ira, souriant. Dans son lit, incapable de trouver le sommeil, il se maudira de ne pas avoir été méchant. Plus tard on louera sa gentillesse. Lui se refera la scène, il s'imaginera secouer son interlocuteur désinvolte. Ouais désolé on va baisser la musique. C'est pas la musique putain c'est vos piétinements incessants. Et ne sois pas nonchalant. À l'état de nature je t'aurais bouffé.

L'interlocuteur désinvolte s'appelle Clément. Il est à XR, il proposait de dégonfler des SUV à Montchat. Il est un peu déçu qu'on n'aille pas là-bas. Je lui dis que rien ne l'empêche de s'en charger. Il trouvera peut-être des volontaires. Il m'avoue que ses parents, pharmaciens, y habitent. Ils ont une maison de ville et un joli jardin. On se moque gentiment de sa mauvaise conscience. Clément est attaché temporaire de recherche à la fac, en droit comme JB mais à Paris II. Il

---

prend souvent le TGV. J'écarquille exagérément les yeux. Les juristes d'Assas finissent fiscalistes, on les voit peu chez XR. Il me détrompe, il arrache des publicités avec un copain avocat d'affaires. D'ailleurs il est là ce soir. Il le cherche mais la cuisine offre peu de visibilité. J'aperçois Lucas. Sa nuque se raidit lorsqu'il est contrarié et là je la vois souple. Sarah n'est ni à ses côtés, ni à ceux de Louise. Je m'éloigne de Clément, je fais toutes les pièces de l'appartement. Sarah est partie, Elsa le confirme, ajoute un pourquoi qui n'attend pas de réponse et qui m'agace. Je retourne péniblement dans la cuisine. Je regarde mon portable. Aucun message sur l'écran d'accueil et il n'y a toujours pas de bières dans le frigo.

-----

Je passe sous un portique qui, réduit à sa fonction ornementale, ne soulève pas de container. Ici on ne batèle plus rien. Les navires sont des péniches où l'on réside, où sur le pont on entrepose des chaises, une table, une guirlande lumineuse. L'ancienne sucrière leur fait de l'ombre, elle laisse s'échapper les sons d'une soirée house dont on voit, sur le toit, les danseurs en pause. Du bas on les aperçoit pantelant, les traits illuminés par leur smartphone. Aux battements que l'on discerne répond la boîte d'en face, le Azar, elle aussi n'étouffant qu'imparfaitement ses pulsations électroniques. Leurs parkings sont pleins. Il n'y a personne dehors, quelques lentilles persistent dans ma poche. À peine verts, des petits cercles secs, bombés. Des munitions minuscules.

-----

Les pigeons marchent en staccato, secouant leur nuque. Ils ne m'avisent plus. Mes pensées ont fini par les indifférer, comme les indiffère le ridicule qu'on leur prête. Leur envol au passage d'une voiture ne semble que pur réflexe, réaction parfaitement adéquate à un événement dont ils ont probablement analysé la dangerosité. Je ne les verrai pas atterrir, ils remontent le toit des usines voisines. Leur silhouette ombrage les tôles, qui sous la chaleur ne gondolent pas. Elles rouilleront mais survivront au temps des hommes. Les machines qu'elles abritent auront cessé leur bruit. Plus de gaz, d'isotopes d'uranium, de carbone pour les éoliennes, de vapeur

---

à projeter sur les turbines qui, immobiles dans les centrales, ne fourniront plus d'électricité aux objets de mon espèce, autrefois riche mais disparue, remplacée par des reptiles dont le sang-froid bénit le chaud. Des varans, des iguanes. Des bêtes qu'on dit indifférente mais, si l'on regarde bien, inscrivant leur nom sur google et s'arrêtant un instant, on décèle le sourire. Je les imagine, impérieuses, se dorant les squames. Elles ponctueront leur immobilité de rares coups de langue. La chaleur floutera leur silhouette, comme dans les westerns qu'aucune caméra ne filmera plus.

-----

Sitôt nos silhouettes sur la nacelle, Sarah se lève, prête à photographier l'exploit. Nous sommes trente mètres plus hauts, les bras congestionnés mais ça va. Lucas avait raison, la structure tangue au gré du vent qu'en bas nous croyions absent. Le léger balancier se complique de vibrations qu'on aurait bien du mal à différencier de nos tremblements. Des miens en tout cas. Le beau gosse pose une main sur la poignée de la cabine. Elle s'ouvre, on rentre. Du verre partout même sous les pieds, le treuil brinquebalé par les câbles qu'on voit à peine, lévitant au-dessus d'une ville dont on perçoit l'entièreté.

-----

Évidemment tout est vertigineux, évidemment qu'atteignant le sol mon corps éclaterait. Fracturée ma colonne interromprait l'agonie. Ou l'inverse. En alpinisme on dit qu'il y a du gaz. Comme si le vide augmentait l'épaisseur de l'air. On comprend l'expression avec le palpitant qui s'emballe et les poumons comprimés. Le bras est attaché à la structure de la tour. Fixé au bord de l'étage, il la relie à la grue. Un petit pont qu'effectivement nous pourrions franchir. Un petit pont par lequel nous atteindrions le mât, l'échelle, par laquelle nous continuerions, nous gagnerions le sommet de la ville. Un petit pont assez large pour mes baskets. Je pourrais les y poser, faire dix pas et atteindre l'autre côté. Mais glissant je tombe, et si je tombe je meurs. J'ai le pas sûr, jamais je ne trébuche, d'ailleurs personne ne trébuche, enfin si mais c'est rare, on en voit peu et pourtant on s'en souvient puisqu'à chaque fois par politesse ou lâcheté on refrène un rire. Si je trébuche je meurs. Si je vacille je meurs, si je chancelle, si je dérape, si je m'endors, si je me déconcentre, si un oiseau m'attaque, si pris d'une envie de pisser je me retourne et bascule, je meurs. Je suis à une cause de l'ultime conséquence. Les types dont le parachute ne s'ouvre pas atterrissent parfois dans un arbre, un buisson même. De cent-cinquante mètres sur le béton on meurt. Atterrissant sur les fesses, le dos, les bras, les jambes, on meurt.